

# *Les Nouvelles*

de  
L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

*“Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main.”*  
J. Carmignac

n°19 - août 2003

## Editorial

1...Editorial,  
par Gilles Pichon.

3...« La valeur historique de nos Evangiles est telle, qu'à peu près aucun doc. de l'antiquité n'en a une comparable », par l'abbé Carmignac.

4...Des origines hébraïques des Quatre Evangiles, par Francis Marion.

5...A propos du livre *Pour en finir avec le Linceul*, par Gérard-Louis Gautier.

6...Ararat, la montagne sainte, par Ricardo Moscatelli.

8...Le Satiricon de Pétrone, des contacts avec un Evangile ?, par Ilaria Ramelli.

10...La jarre de Qumrân, par Louise de Pardieu.

11...Photo du Mont Ararat

*« Misérables bergers,  
A cause de vous mes brebis se sont égarées et dispersées, et vous ne vous êtes pas occupés d'elles. Eh bien ! Moi, déclare le Seigneur, je leur donnerai des pasteurs qui les conduiront et aucune ne sera perdue. »*

Jérémie : 23

Nous avons l'immense regret de faire part à nos adhérents du retour à Dieu de Madame BOSCHET, membre de la première heure de notre conseil d'administration. Dans l'éditorial qu'elle écrivait il y a un an dans « Les Nouvelles de l'Association » transparaissaient à la fois sa profonde humilité, sa grande modestie mais aussi son intelligence et son dévouement pour éveiller à la foi par un catéchisme vrai et substantiel les enfants de huit à dix ans qui lui étaient confiés par sa paroisse. Aussi est-ce tout naturellement à sa mémoire que je dédie cette courte histoire de catéchisme qu'une mère de cinq enfants m'a racontée.

Catéchiste dans la classe de CE2 d'une école catholique où se trouve son dernier fils de neuf ans, elle assiste à la réunion annuelle où bénévoles et instituteurs mélangés font le bilan de leur enseignement de catéchisme en présence du curé de la paroisse et du directeur de l'école. Quant à son tour, exposant sa méthode, elle en arrive aux prières où il lui paraît tout naturel de faire apprendre aux enfants le Notre Père et le Je vous salue Marie, elle

.../...

se trouve violemment apostrophée par un instituteur péremptoire :

« Vous ne voulez tout de même pas qu'ils apprennent ça par cœur. Nous ne sommes pas dans une école coranique ! »

Complet silence et du curé et du directeur d'école. Ceci se passe aujourd'hui dans une terre que l'on appelait encore « Terre de prêtres » il y a moins de cinquante ans. Qu'avons-nous fait, Seigneur ?

Alors me vient en mémoire ce très beau poème de Péguy que je transcris pour toutes les âmes et les esprits qui se dévouent aux enfants.

« Rien n'est beau comme un enfant qui s'endort en faisant sa prière, dit Dieu.  
 Et pourtant j'en ai vu des beautés dans le monde  
 Et je m'y connais. Ma création regorge de beautés  
 Je ne connais rien d'aussi beau dans tout le monde  
 Qu'un petit enfant qui s'endort en faisant sa prière  
 Sous l'aile de son ange gardien  
 Et qui rit aux anges en commençant de s'endormir  
 Et qui déjà mêle tout ça ensemble et qui n'y comprend plus rien  
 Et qui fourre les paroles du *Notre Père*  
 à tort et à travers pêle mêle dans les paroles du *Je vous salue Marie*.  
 Pendant qu'un voile déjà descend sur ses paupières « ... »  
 J'ai vu les plus grands saints, dit Dieu. Eh bien je vous le dis.  
 Je ne connais rien d'aussi beau dans le monde  
 Que cet enfant qui s'endort en faisant sa prière  
 Et qui mélange son *Notre Père* avec son *Je vous salue Marie*... »

*Le Mystère des Saints Innocents*  
 Charles Péguy 1912

**Gilles Pichon**

---

L'association profondément meurtrie par le deuil qui vient de la frapper a fait dire pour Madame Boschet une messe à Saint Nicolas in carcere à Rome à l'autel privilégié spécialement consacré à la rémission des peines du purgatoire. Elle prie la famille de cette merveilleuse collaboratrice de croire dans son union de cœur et de prières.

---

Nous devons à nos lecteurs et à Monsieur Charles Guillaume beaucoup d'excuses. En effet tous les textes de la conférence de Cambrai (ci-après) qui ne nous venaient pas de Mademoiselle Ducatillon avaient été en fait retranscrits par ce grand et dévoué admirateur de l'abbé Carmignac. Nous ne le savions pas puisque Mademoiselle Demanche de qui nous les avons obtenus n'était plus là pour nous le rappeler. Nous prions donc Monsieur Guillaume de nous pardonner et d'accepter nos félicitations pour son travail et nos très vifs remerciements.

## Conférence de Cambrai (1986) par l'abbé Carmignac

*Voici la fin de la conférence, avant les questions dont vous avez lu un extrait dans le n°18. L'Abbé Carmignac formulait l'hypothèse d'un évangile perdu de Marc qui aurait été plus long et que saint Matthieu et saint Luc auraient connu, chacun de son côté. Mais l'abbé Carmignac a précisé par ailleurs que, n'ayant pas suffisamment approfondi la question, il ne se prononçait pas encore de façon formelle sur ce qu'il appelait « La question synoptique », c'est-à-dire l'explication des ressemblances et des dissemblances entre les Synoptiques.*

Au lieu de supposer quarante ans entre Jésus et la mise par écrit de l'Évangile de Marc, il n'y a plus que quinze ans ; et ce court intervalle ne suffit pas pour rendre possibles transpositions ou mythifications. La valeur historique des Évangiles se trouve donc renforcée.

Un évêque anglican, Robinson, a publié il y a deux ans, un ouvrage sur une nouvelle datation du Nouveau Testament. Il avait publié précédemment un ouvrage *Honest to God* qui avait fait pas mal de remous et avait causé un tel scandale, qu'il avait dû donner sa démission d'évêque auxiliaire de Londres pour devenir professeur à Cambridge. Il explique dans la préface de son *Redating New Testament*, qu'il considérait jadis le Nouveau Testament comme un ouvrage tardif mais qu'en étudiant la question il a compris que c'était, au contraire, très ancien. Selon lui, il n'est pas possible qu'il y ait eu quoi que ce soit dans le Nouveau Testament de postérieur à l'année 70 ; même pour Jean, que moi-même je plaçais très tard, il donne des arguments très sérieux qui m'ont amené à penser le contraire. Après bien des difficultés et des réticences des éditeurs, son ouvrage sera traduit en français et publié l'année prochaine. Je vous recommande, si vous le pouvez, de l'acheter, et vous verrez que par des arguments très différents des miens, il aboutit pratiquement aux mêmes conclusions.

Peut-on raisonnablement, risquer sa vie pour ce vieux livre de l'Évangile ? Si vous prenez la radio ce soir, et qu'on vous raconte qu'il y a eu un tremblement de terre, ou une révolution, ce matin, au bout du monde, évidemment, c'est tout proche dans le temps, mais, entre cet événement et vous, il y a au moins quatre ou cinq intermédiaires. Or quand je lis Marc, il y a évidemment entre cet auteur et moi un temps beaucoup plus long ; mais à partir du moment où Marc a été mis par écrit en hébreu, puis traduit en grec, il n'a pas bougé ; entre Jésus et moi, il n'y a que cet intermédiaire, c'est-à-dire une seule personne, ou, si vous voulez, une personne et demie, en tenant compte de Pierre qui a vu Jésus et a mis par écrit en hébreu ses paroles et ses actes ; (si on lit en Français, cela fait un intermédiaire de plus). Il en va de même pour saint Jean, si bien que j'aboutis à cette conclusion : je connais Jésus à peu près aussi bien que si j'avais vécu en Palestine aux environs de l'an 50. Evidemment, si en 50, j'avais vécu en Palestine, j'aurais pu avoir entre les mains, le texte qui est notre Marc actuel, la source complémentaire de Marc qui se trouve incorporée à Marc et à Luc ; j'aurais pu aussi questionner des gens qui m'auraient donné d'autres détails sur d'autres points. Mais sur tous les points qui ont été jugés essentiels, je ne serais pas mieux renseigné que je le suis maintenant. La valeur historique de nos Évangiles est telle, qu'à peu près aucun document de l'antiquité, n'en a une comparable. Il est donc raisonnable que j'accepte de risquer ma vie pour ce vieux livre, en considérant comme vrai ce qu'il me dit sur Jésus, sur sa vie, sur sa passion, sa résurrection et sa divinité. En l'acceptant, je reste, je pense, sur le plan scientifique.

**Jean Carmignac**

## Des Origines hébraïques des quatre Evangiles

*Voici un autre extrait de l'exposé de Monsieur Marion à notre dernière assemblée générale, concernant cette fois Saint Luc et Saint Jean. Rappelons que l'ouvrage de Monsieur Marion sera publié à la fin de l'année par les éditions François-Xavier de Guibert.*

Après Marc, selon l'ordre traditionnel, vient Luc ; au chapitre 6 (Lc, 6, 22) les diverses versions font dire au Seigneur : « Heureux serez-vous lorsque les hommes rejeteront votre nom comme mauvais ». C'est la traduction à peu près littérale, mais cependant inexacte, de la locution hébraïque הוֹצִיא שֵׁם רָע (hotsi chem ra), mot à mot "sortir un nom mauvais" mais qui signifie simplement "calomnier", "diffamer".

Au chapitre suivant (Lc, 7, 38) l'évangéliste nous rapporte l'épisode bien connu de Marie-Madeleine essuyant avec sa chevelure les pieds du Seigneur. Le texte grec suivi par presque toutes les versions, porte : « elle les essuyait avec les cheveux de sa tête » ; on se doute bien que ce n'était pas avec les cheveux de la tête du voisin ! Ici encore il y a incompréhension d'une locution hébraïque שֵׁעַר־רֹאשׁ (sèarroch), mot à mot "cheveu de la tête", mais qui, en réalité, signifie tout simplement "chevelure".

Au chapitre 19 (Lc, 19, 27) le Seigneur nous propose l'exemple d'un roi dont certains avaient refusé l'autorité et qui aurait dit, comme si c'était tout à fait normal : « Quant à ceux qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les et faites-les égorger devant moi ». L'énormité, la cruauté de ces propos ont visiblement choqué et gêné les traducteurs ultérieurs qui ont cherché à les atténuer, soit en employant des termes un peu moins violents ayant le sens de – mettre à mort –, soit en ajoutant des commentaires plus ou moins convaincants. Plus simplement, il a dû y avoir confusion par le traducteur grec de deux verbes hébreux très voisins חָכַח (chakhat), qui veut dire "égorger", et חָכַח (chakhah) signifiant "s'incliner", "se prosterner". Il convient de lire : « Quant à ceux qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les et faites-les s'incliner devant moi ».

Tournons-nous enfin vers l'Evangile de Jean (Jn, 4, 35) ; nous trouvons le Seigneur à Samarie et Il aurait dit à ses disciples : « Levez les yeux et regardez les champs ; ils sont blancs pour la moisson ». Des champs prêts à être moissonnés sont jaunes, blonds, dorés, pas blancs ; on n'a jamais vu moissonner de champs de neige ! Là encore il y a non compréhension d'une locution hébraïque שְׂדֵה־לָבָן (sdèh lavane) qui, en effet, se traduit littéralement par "champ blanc", mais qui, dans le langage courant, signifie "champ de blé". Le Seigneur a simplement dit à Ses disciples : « Regardez les champs de blé, ils sont prêts à être moissonnés ».

Le chapitre 8 (Jn, 8, 41) nous rapporte une discussion très serrée entre le Seigneur et des Judéens, et ceux-ci Lui auraient dit : « Nous ne sommes pas nés de la prostitution ». Le mot du texte grec πορνεία (pornia) veut bien dire en effet "prostitution", "fornication", "adultère" ; c'est la traduction de l'hébreu זְנוּת (znout), qui a bien ces sens, mais qui, en langage religieux, signifie "idolâtrie", "infidélité". Je pense que c'est cette acception qui convient le mieux au contexte.

Enfin au chapitre 19 (Jn, 19, 29), dans la triste relation des derniers moments du Seigneur, il est rapporté qu'on Lui aurait présenté une éponge imbibée d'eau vinaigrée, fixée à l'extrémité d'une branche d'hysope, mais l'hysope, c'est une toute petite plante, haute d'une trentaine de centimètres. Là encore il y a eu confusion entre deux mots hébreux phonétiquement voisins, אֶזוֹב (èsov) signifiant "hysope" et סוּף (souf), qui veut dire "jonc", "roseau". Il convient d'ailleurs

de remarquer que les traducteurs de Matthieu et de Marc n'ont ni l'un ni l'autre fait cette faute et ils écrivent tous les deux "à l'extrémité d'un roseau".

Cette énumération d'exemples vous a peut-être parue un peu longue, mais je pense qu'elle était nécessaire et, en réalité, elle ne représente qu'une très petite proportion de tous ceux qui figurent dans la traduction que j'ai faite des Saint Evangiles.

**Francis Marion**

---

Lettre d'un adhérent :

### A propos du livre de Fanchette : *Pour en finir avec le Linceul de Turin*

Je viens de lire un ouvrage de Serge Fanchette publié chez TEQUI : Pour en finir avec le linceul de Turin. Je voulais connaître votre avis sur la question.

Ce livre, en effet, m'a inspiré quelques réflexions dont je vous livre quelques bribes en attendant une analyse plus fouillée.

La thèse de l'auteur tend à qualifier « d'indirecte » l'authenticité du Suaire de Turin dans le sens où il ne serait qu'une copie, certes vénérable, mais copie tout de même d'un original conservé secrètement quelque part en Irak (!).

Pour étayer cette thèse, l'auteur a recours à un certain nombre d'arguments qu'il est possible de réfuter l'un après l'autre.

1- Le premier concerne l'étymologie du mot « sindon » (σινδο) dont le sens, à son avis, concernerait non pas le lin, mais le coton. Cet emploi entre en complète contradiction avec ceux de l'ensemble des traducteurs qui ont travaillé sur les textes antiques, grecs notamment. Outre, par ailleurs, le fait qu'il y a un anachronisme à convoquer Mohenjo Daro lors de son argumentation, Fanchette voudrait faire dériver « Sindon » de « Sind » comme si les choses étaient aussi simples.

2- Le second consiste à prendre pour critère de certification, les visions de la mystique allemande Anne-Catherine Emmerich. Or, ces visions recueillies pour l'essentiel par le folkloriste Brentano demanderaient elles-mêmes une lecture critique qui ne va pas forcément dans le sens où l'entend Serge Fanchette.

3- Le troisième argument s'appuie, à titre de comparaison, sur toutes sortes de procédés d'impression pour accréditer l'idée qu'en effet, des tirages de copies sur tissus sont possibles à partir d'un tissage original. Or, d'un côté, les traditions maliennes qu'on appelle le Bogolan (je me suis documenté sur Internet) n'ont rien à voir avec l'hypothèse du Suaire de Turin. Quant aux expériences de Rodante, elles semblent procéder d'un vice de forme qui les rendent pour le moins sujettes à caution.

De manière générale, toutes les réfutations d'auteurs précédents : Upinsky, Van Oosterwyck-Gastuche, Siliato, Marion et Courage, reposent sur une évidence élémentaire : tous ces auteurs se trompent au moins une fois dans leur démonstration dans la mesure où aucun d'entre eux n'a, en définitive, le dernier mot sur la vérité du Suaire. Or, ce contre-argument est facilement applicable à Fanchette lui-même et cela à plus forte raison qu'il a l'air de se tromper plusieurs fois !

Une question : Pourquoi ce livre ? Quel but avoué ou inavoué recherche-t-il ?

**Gérard-Louis Gautier**

## Ararat, la montagne sainte

*L'Arche de Noé sur le Mont Ararat : Une découverte de plus en plus certaine et qui fait beaucoup parler d'elle en ce moment. Maître Moscatelli nous envoie le compte-rendu de ses lectures sur ce sujet. Nous avons pensé qu'il s'agissait d'un thème qui ne pouvait pas nous être indifférent puisqu'il intéresse aussi des paroles d'Évangile et surtout puisque nous assistons aujourd'hui à une destruction systématique de l'historicité de l'Ancien Testament en même temps que du Nouveau.*

Dans l'Ancien et le Nouveau Testament, la montagne a toujours eu un rôle important et symbolique : il suffit de penser au Mont Sinaï, au Mont Sion, au Tabor, à la montagne des Béatitudes, au Mont des Oliviers, au Golgotha, et enfin à ce qui concerne le sujet d'aujourd'hui, au Mont Ararat.

Le Mont Ararat, ou plutôt les Monts Ararat - puisqu'il y a deux monts : le Grand Ararat de 5165 mètres de haut et le Petit Ararat de 3825 mètres – se trouvent aux frontières entre la Turquie, l'Arménie et l'Irak.

La Bible parle de l'Ararat (Genèse 8,3) là où il est écrit : « Les eaux (du déluge universel n.d.r.) se retirèrent graduellement de la terre et elles baissèrent au bout de cent cinquante jours ; le septième mois, le dix-septième jour du mois, l'Arche se posa sur les Monts d'Ararat. »

Jésus aussi a parlé du déluge et de l'Arche (Mt 24,37-39) :

« En effet, de même que dans les jours qui précédèrent le déluge, les gens mangeaient, buvaient, prenaient femme ou mari jusqu'au jour où Noé entra dans l'Arche et ne voulurent pas croire, jusqu'à ce que vienne le déluge et qu'il les dispersât tous, de même en sera-t-il à la venue du Fils de l'homme . »

Et dans saint Luc (17, 26 et sqq.) : « Comme il arriva aux jours de Noé. Ainsi en sera-t-il aux jours du Fils de l'homme ; on mangeait, on buvait, on prenait femme et on prenait mari jusqu'au jour où Noé entra dans l'Arche. Ensuite vint le déluge qui les dispersa tous. »

Les témoignages relatifs au déluge universel sont extrêmement nombreux et se trouvent dans différentes cultures : récit de Bérose, épopée de Gilgamesh, épopée d'Athrahasis, mythologie gréco-latine, Lituanie, Perse, Inde, Afrique, Amérique du Nord et du Sud, Mexique, Océanie.

Que signifie tout ceci ? Non seulement que le déluge et l'Arche sont des expressions de foi s'appuyant sur la Bible mais qu'ils trouvent aussi leur fondement et une coïncidence de faits dans des cultures diverses, éloignées les unes des autres, ne pouvant communiquer entre elles et ne pouvant par conséquent pas s'influencer réciproquement.

Revenons cependant à nos jours et aux documents contemporains.

Avant tout rappelons le livre fondamental de Fernand Navarra « L'Arche de Noé retrouvée » édité chez Téqui et qui fait encore parler de lui. – En effet Navarra n'affirme pas seulement avoir

trouvé l'Arche mais avoir rapporté de ses expéditions quelques morceaux de bois travaillé, trouvés sur la montagne. Les calculs effectués par le Musée d'Histoire Naturelle de Paris, par le Centre National de recherche et d'analyses des zones forestières dont le siège est à Madrid, par la Faculté d'études préhistoriques de l'Université de Bordeaux et par le Musée du Caire, font remonter ces pièces à cinq mille ans, époque présumée du déluge.

Un autre document très important est l'ouvrage « Come ho trovato l'Arca di Noè » de Antonio Palego, Edizioni Mediterranee, 1999.

Palego qui a fait treize expéditions sur l'Ararat, expose en détail la façon avec laquelle, guidé par la Bible, il a fait sa découverte qui consiste en ceci : les restes de l'Arche divisés en deux morceaux, se trouveraient sur un glacier à environ 4800 mètres d'altitude, conservés grâce à la glace et au climat. Certains fragments démontrent l'existence de ces pièces qui toutefois apparaissent et disparaissent à cause du glissement des glaciers. Les fragments de bois retrouvés ont été eux aussi datés d'il y a 5000 ans.

Dans la revue « Science et Foi » n°6 – 1° trimestre 2002, éditée par le Ceshe de Lille, est rapportée une interview d' A. Palego. Elle est très intéressante à cause des détails nombreux donnés sur le sujet.

De toute façon les recherches continuent pour tâcher de confirmer par la science ce qui, par la foi, est déjà une certitude. Dans ce but j'espère que ce que j'ai écrit ci-dessus pourra décider quelqu'un à des recherches géographiques et historiques plus approfondies jusqu'à ce que le mystère de l'Arche soit complètement dévoilé.

Je pense que la meilleure conclusion de ce passionnant mystère doit se fonder sur la foi et sur ce que Jésus-Christ a dit : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand l'Esprit de vérité viendra, il vous guidera dans toute la vérité. » (Jn 16,12-13)

Par ailleurs cependant, nous devons toujours trouver confort et consolation dans les paroles de Jésus rapportées à la fin de l'Evangile de Matthieu (28,20) : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. »

**Riccardo Moscatelli**

---

En page 11 la photo tirée d'un film vidéo pris le 2 décembre 2002 et qu'Angelo Palego a bien voulu nous autoriser à reproduire. Il s'agit d'une pièce de bois équarrie comme on peut voir, trouvée à 4200 mètres d'altitude sur le glacier Parrot du Mont Ararat. Rappelons qu'à une telle altitude aucun arbre ne pousse et que personne n'y a jamais construit ou apporté - pour y laisser - quoi que ce soit car les calories dépensées pour ce travail dépasseraient de beaucoup celles qui pourraient en être retirées.

## Le Satiricon de Pétrone : tradition, Parodie, Allusion

*L'annonce des découvertes d'Ilaria Ramelli présentées dans un article sorti sur Internet a vivement intéressé nos lecteurs, à tel point que Mademoiselle Bourgeois s'est spontanément proposée pour sa traduction. Comment lui dire assez merci pour cette initiative et pour sa compétence? Mademoiselle Bourgeois a travaillé intensément pour que ce texte soit prêt à temps et que nous puissions vous proposer dès ce numéro le début du passage qui nous intéresse plus spécialement. La suite qui donne les détails vous sera proposée dans les prochains numéros toujours dans la traduction de Mademoiselle Bourgeois.*

### 3. Le Satiricon, le Christianisme et la datation de l'Évangile de Marc

Si, dans le Satiricon, les recherches d'allusions au monde judaïque ont reçu impulsion et développement, on ne peut pas en dire autant pour des résonances et des reprises quant au christianisme : Personne jusqu'à présent, n'a émis l'hypothèse que, relativement à la culture chrétienne aussi, Pétrone puisse avoir développé des intérêts de parodie, comme cela serait possible pour la théorie de Bachtin sur la nature polyphonique du roman.

A vrai dire, Preuschen, un savant allemand, au début du siècle dernier, avait noté quelques analogies significatives, entre le passage de l'Évangile de Marc qui relate « l'onction de Béthanie » (Mc 14, 1-9) et une scène du dîner de Trimalcion (Sat. 77,7 – 78,4). Le passage de l'Évangile, comme on le sait, raconte qu'une femme s'approcha de Jésus, alors qu'il participait à un banquet, et lui oignit la tête avec un onguent de grand prix et que Jésus Lui-même interpréta ce geste comme une préfiguration de l'onction funèbre de son corps qui devait avoir lieu dans peu de temps. De la même façon, dans le passage cité du Satiricon, Trimalcion fait porter par ses serviteurs une fiole de nard (un précieux onguent) dont il asperge ses commensaux et il les exhorte à faire comme s'ils avaient été invités à ses funérailles. D'après le savant allemand, la ressemblance des deux descriptions est due au fait que le texte de Marc dépend de celui de Pétrone. Mais cette thèse très vite critiquée par plusieurs philologues néotestamentaires tels que Goetz, Linder, Holtzmann, n'a jamais été considérée comme sérieuse. Il est cependant intéressant de relever que Preuschen en était arrivé là par respect pour la théorie admise, d'une datation absolument tardive des Évangiles que l'on considérait composés un siècle ou deux après le roman de Pétrone. Mais il a été démontré par la suite que ce point précisément était sans fondement : au cours des années cinquante dans les fouilles archéologiques menées à Qumrân, une localité de la Palestine sur la Mer Morte, on retrouva un fragment de papyrus d'un texte inconnu, répertorié avec le sigle 7Q5, destiné à avoir une importance extraordinaire sur la question de la chronologie de la composition des Évangiles. En effet la datation de ce fragment a été établie sur référence archéologique comme antérieure à 68 ap. J.-C. et sur référence paléographique comme antérieure à 50 ap. J.-C. et quand, plusieurs décennies après la découverte, le Père O'Callaghan reconnut le fragment comme étant le texte de l'Évangile de Marc (6, 52-53) il fut vite évident qu'il fallait corriger la datation tardive de la composition des Évangiles habituellement soutenue dans les milieux d'études philologiques. Il faut donc noter que la date ainsi déduite de la composition de l'Évangile de Marc, avant 50 ap. J.-C., vient



confirmer ce qui a toujours été soutenu par la tradition chrétienne depuis le deuxième siècle après J.-C. : Papias de Gérardopolis et Clément d'Alexandrie, suivis par Irénée et Tertullien, affirment que Saint Pierre serait venu à Rome au début du règne de Claude (donc vers 42 ap. J.-C.) et que c'est là que Marc aurait composé son Evangile ayant comme base la prédication

de l'apôtre. (cf. Euseb. Hist. Eccl. III, 19, 15 e VI, 14, 6-9; Iren., Adv. Haer. III, 1, 1; Tert., Adv. Marc. IV, 5).

D'après ce qui vient d'être dit, les datations de l'Evangile de Marc et du Satiricon peuvent être considérées comme étant beaucoup plus proches que ce que pensait Preuschen au début du XXème siècle. A son tour, cependant, ce rapprochement présuppose comme valable l'identification de l'auteur du Satiricon (et par suite la datation du roman) avec Titus Petronius Niger qui fit partie de l'entourage de Néron et de qui l'historien Tacite in Ann. XVI, 18, raconte le suicide advenu entre mars et mai 66 ap. J.-C.. Une telle identification de l'auteur du roman avec le personnage de Tacite a été soutenue par Rose dans le livre (*The Date and the Author of the Satyricon*, "Mnemosyne" Suppl. XVI, 1971), et est aujourd'hui acceptée par une écrasante majorité de spécialistes. Pour définir davantage la place chronologique du fragment qui nous reste du Satiricon, Rose lui-même trouve qu'on peut, semble-t-il, relever dans ce texte des allusions à l'incendie de Rome en 64 ap. J.-C. et dont Néron accusa les chrétiens, en prenant là un prétexte pour les persécutions : au moins cette partie du roman aurait donc été écrite pour le cercle de l'empereur entre 64 et 65 ap. J.-C.. Tout cela contribue à démontrer que Pétrone a eu la possibilité d'avoir une connaissance, même superficielle, du Christianisme qui, à ce moment-là était pratiqué à la cour, ce dont Saint Paul a fait mention dans une lettre aux Philippiens (4, 22) et Tacite lui-même raconte dans Ann. XIII, 32 les vicissitudes de Pomponia Graecina, une matrone selon toute probabilité chrétienne, qui fut poursuivie en justice en 57 ap. J.-C. par son mari Aulus Plautius, comme cela était possible dans le droit romain, pour la pratique de « cultes étrangers ». Elle fut acquittée mais n'en persévéra pas moins dans la foi, gardant un style de vie extrêmement discret et réservé, au cours encore des années où Pétrone vivait à la cour.

Tout cela peut porter à croire que, en inversant la thèse de Preuschen, ce ne soit pas Marc qui ait imité Pétrone mais que Pétrone ait repris en main – comme nous le verrons – d'une façon parodique, certains passages de l'Evangile de Marc.

**Ilaria Ramelli**

Nous rappelons que la cotisation à notre association reste fixée au niveau modique de 15,25 euros, 7 euros en cas de nécessité. Merci aux généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur. Merci aussi à tous ceux qui ont repris le fil de leur cotisation ou rattrapé leur retard. - Envoyez votre chèque postal ou bancaire, rédigé au nom de « Association Jean Carmignac », à l'adresse de notre siège social : Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : la trésorière fera le transfert.

## La jarre de Qumrân

Au numéro 15 des « Nouvelles » de juillet 2002, nous avons joint la reproduction de la jarre trouvée dans la grotte n° 7 de Qumrân dont la particularité était de contenir des documents en langue grecque constitués de 18 fragments de papyrus. Parmi eux, un seul a été reconnu comme un texte de l'Ancien Testament (Exode 28, 4-6) et un autre comme un passage du livre apocryphe de Barnabé. Tous les autres avaient laissé les savants perplexes, aucun d'eux n'ayant pu les identifier jusqu'à ce qu'au début des années 1970 un papyrologue espagnol renommé, J. O'Callaghan, ne s'y intéresse personnellement. Ce fut le fragment n° 5, le fameux 7Q5, qui attira son attention. Ayant essayé sans succès tous les textes de l'Ancien Testament il se tourna vers le Nouveau et conclut formellement que le texte était un extrait de Marc 6, 52-53. Par la suite il identifia encore le fragment n° 3 comme étant Timothée 3, 16-43. Ces découvertes ne furent pas admises puisqu'elles allaient dans le sens opposé à la thèse officielle qui voit dans les Evangiles des écrits tardifs bien postérieurs donc aux écrits de Qumrân, datés comme on sait, au plus tard, de 68 après J-C. Les exégètes qui font autorité méprisent les arguments de O'Callaghan et de ceux qui l'appuient, en particulier Carsten Peter Thiede qui reprend à son compte la découverte de son collègue.

La jarre trouvée dans la grotte 7 et ayant donc contenu vraisemblablement les documents allait fournir un beau sujet de raillerie aux opposants. Elle porte sur son épaule par deux fois le mot « Roma » écrit maladroitement en hébreu, indice sérieux que les documents venaient de Rome, où fut en effet rédigé l'Evangile de Marc... Mais une découverte récente « allait faire s'effondrer » cette belle thèse, si gênante. Un auteur de la revue « Recherches de Sciences religieuses », n° de juillet-septembre 2002, triomphe : le traitement des jarres retrouvées dans les grottes à manuscrits par la « Neutron activation analysis » (NAA)... « ...est venu prouver scientifiquement cette fois que la jarre en question était de fabrication locale. Tout s'écroule donc. » Puisque la jarre ne vient pas de Rome, son contenu non plus !

Etrange logique de lier ainsi son contenu au contenant. Réfléchissons un peu : le mot « Roma » aurait-il été écrit à Rome de façon maladroite ? Par ailleurs il se trouve que nous avons un exemple de la manière dont voyageaient les manuscrits à une époque bien antérieure. Xénophon (450 avant J-C) raconte dans l'un de ses écrits comment on avait retrouvé un navire submergé avec encore tout son chargement dont de nombreux livres. Ces rouleaux étaient renfermés dans une malle en bois, non dans des jarres, or les modes opératoires restent constants sur de longues périodes dans l'Antiquité. De même on sait qu'Alexandre le Grand circulait toujours avec une boîte en bois contenant les œuvres d'Homère. Par contre, pour résister au temps, aux rongeurs, à la poussière, dans l'immobilité et l'obscurité d'une grotte qui pouvait être humide le temps d'un orage, rien ne valait une jarre bien fermée. Cela paraît clair, mais tout est bon pour accabler ceux qui ne partagent pas la thèse officielle. Cependant les recherches scientifiques sur le 7Q5 continuent. Nous les suivons avec attention.

**Louise de Pardieu**

144

